PAUL CLAUDEL
*de l'Académie française*

# L'OISEAU NOIR DANS LE SOLEIL LEVANT

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

*À ma fille*
*Reine Claudel*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

## LA MAISON DU PONT-DES-FAISANS

Elle est prise entre les douves mélancoliques du vieux château des Shogun et un canal boueux qui se relie par des replis infects à ce qu'une grande capitale, sous sa robe de ciment armé demeurée asiatique, recèle de plus intestinal. Une haute barrière d'arbres la défend contre les typhons, et, l'hiver, je vois se lever le soleil par derrière pendant que je fais ma prière du matin. Le corbeau de Sibérie qui revient la visiter chaque année cherche en vain dans cet enclos les chevaux nus que les écuyers jadis promenaient dans la longue avenue de cerisiers. Le *takuminokami* a résigné ses fonctions entre les mains de l'Empereur des Morts et je ne sais plus quelle roche déracinée, quelle lanterne du dernier tremblement de terre encore titubante, quelle souche pourrie, conserve

Extrait de la publication

le souvenir de l'illustre Asanô, le Seigneur des Quarante-sept Ronin. Adhémar, c'est ainsi que mes enfants je ne sais pourquoi appelaient le fatidique visiteur, ne voit plus non plus dans les allées le Comte boiteux Okuma promener sa première redingote, mais la pierre appelée « Gueule-du-Dragon » qu'il aimait reçoit toujours de ses vieux amis, quand ils viennent me visiter, un regard appréciateur. Il était ministre des Finances et ses ennemis critiquaient son budget à coups de canon, on trouverait encore dans les journaux de l'époque ou dans mes archives, si l'incendie ne les avait pas volatilisées en même temps que l'incertaine baraque où les représentants de la République française furent ses successeurs, un récit de l'échauffourée du Pont-des-Faisans. Maintenant sous les camélias et les arbres-à-singes un vieil ambassadeur à figure de hibou se promène, poussant du pied une pierre noircie ou quelque fragment de porcelaine, et du haut du mât de pavillon le sévère Adhémar le semonce, lui rappelant, selon les paroles de Pline le Jeune à son fils adoptif : « *quibus imaginibus oneretur, quæ numina et quanta sustineat* ».

Extrait de la publication

# UN REGARD SUR L'ÂME JAPONAISE

## DISCOURS AUX ÉTUDIANTS DE NIKKÔ

Messieurs,

Mon ami Goraï, le collaborateur du professeur Michel Revon dans la composition de cet admirable recueil : l'*Anthologie de la Littérature Japonaise*, qui ne quitte jamais ma table de travail, m'avait demandé de parler devant vous aujourd'hui de la « Tradition Française », et je me suis récusé. Il est presque aussi difficile de parler de son pays que de soi-même. Entre la représentation que nous nous faisons de nous-mêmes et celle que nous donnons aux yeux neufs et sincères des personnes venues exprès pour nous regarder, il y a une différence dont les livres des voyageurs nous permettent d'ap-

Extrait de la publication

précier le piquant. Et certes il est facile d'accuser leur naïveté ou leur malice, mais est-il bien sûr que ce soit toujours eux qui aient tort et que seuls nous soyons à nous-mêmes des témoins irréfragables ? La vérité est que la plupart du temps les gens agissent sans savoir ce qu'ils font, non point par des motifs raisonnables et distincts dont ils seraient prêts à rendre compte aussitôt, mais par habitude, par réponse instinctive et improvisée à la sollicitation des circonstances, devoirs, besoins, par application empirique d'un enseignement qu'ils ont reçu sans discuter et qu'ils pratiquent sans réfléchir. Suivant toute la force du terme français « nous nous faisons » aux choses, nous habitons un certain coin de la nature et de la société, à la manière naïve, confortable, ignorante et animale dont nous habitons notre propre corps, et quand on nous invite, par une question directe ou par une fausse interprétation, à rendre compte de tel ou tel de nos actes, nous éprouvons le même genre de désarroi ou de scandale que si l'on nous demandait de justifier notre œil ou notre nez. *C'est comme ça parce que c'est comme*

Extrait de la publication

*ça*, et nous ne nous faisons pas idée de l'impression pittoresque et originale que nous produisons sur les étrangers. Ceux-ci seuls distinguent ce que tel geste, telle manière d'être, telle attitude de l'esprit, qui nous paraissent quelque chose de tout à fait inévitable et normal, ont au contraire de caractéristique, de spécial, parfois d'unique.

Là où l'indigène reprend avantage, c'est quand il essaye de comprendre les raisons de l'effet parfois si bizarre et si déconcertant qu'il produit sur ses hôtes et visiteurs. Il possède à cet effet une riche collection d'archives, je veux dire de cas et de références, qui lui donnent un peu par rapport à lui-même la position extérieure et désintéressée d'un critique, en même temps qu'une espèce de sens et de sympathie intime lui permet de conduire rétrospectivement pour son compte les expériences de ses ancêtres et devanciers avec la même plénitude que si elles étaient les siennes propres. C'est cette expérience plus ou moins longue, consciente ou pas, que nous appelons notre tradition nationale. Pour vous la faire comprendre, il y a un moyen plus simple que d'ap-

porter et de dépouiller devant vous, ou ne fût-ce même que d'illustrer par quelques exemples arbitrairement détachés, le dossier de notre pays. J'indique à chacun de vous le moyen d'accéder au for le plus intime de notre esprit, à cette espèce de conseil ou de parlement continuel, où se débattent tous les litiges, où se représentent toutes les espèces et où se prennent toutes les décisions, et ce greffe suprême de qui relève toute notre procédure, toute notre *coutume* intellectuelle, c'est notre langue. La langue française est le produit, en même temps que le document, le plus parfait de notre tradition nationale. Elle a été le principal moyen de construction d'un peuple formé de vingt races différentes, du résidu de je ne sais combien d'invasions et de migrations l'une sur l'autre, qui une fois parvenues à cette fin de la terre, embouties à cette extrémité de la jetée européenne, se trouvaient bien forcées d'établir entre leurs couches et tranches disparates une solidarité, un accord, que d'ailleurs la disposition du terroir leur imposait. Si la France en effet est diverse au point de vue ethnographique, au point de vue géogra-

phique elle est une et indivisible et les conseils de rupture sont infiniment moins puissants pour elle que les nécessités de la concentration. Il ne pouvait y avoir entre les Français de différends que spirituels et c'était à l'intelligence seule que pouvait être confiée la tâche de conduire les délibérations propres à les réduire. Tout citoyen de cet assemblage hasardeux et bigarré qui avait émergé des ruines de l'Empire Romain et des moraines de la Barbarie se trouvait ainsi incliné à devenir un orateur, un diplomate et un juriste. Au-dessous des hasards particuliers il était amené à chercher la raison d'être de la nation dans des nécessités générales et permanentes. Ajoutez que la France, par sa plantation géographique, n'est pas l'esclave d'une situation donnée, elle ne s'est pas trouvée astreinte à la répétition indéfinie du même geste, elle était placée de telle sorte que rien ne pouvait se passer dans la communauté d'Occident sans qu'elle s'y trouvât intéressée, elle avait à s'arranger continuellement avec toutes les modifications d'un équilibre en travail auxquelles son rôle a toujours été de fournir une espèce d'organe tantôt

Extrait de la publication

de mise en marche et tantôt de compensation et d'arrêt. Placé en face de problèmes sans cesse nouveaux, l'homme d'État français avait besoin pour les résoudre moins d'une pratique empirique que d'une méthode, d'un principe général de jugement. Notre plus longue guerre, la Guerre de Cent Ans, n'a été qu'un débat judiciaire, entrecoupé de recours aux armes. La France a été ainsi placée par la Providence à la croisée de tous les intérêts du Continent qu'il est impossible que son sort soit réglé durablement ou ses limites inscrites par des raisons particulières et de fait. Il faut que le droit intervienne. Les Traités de Westphalie et d'Utrecht, les Actes de Vienne et de Versailles, n'ont pas été seulement des distributions de territoires, ils ont été surtout des formulations de principes, dont les nouveaux découpages de la carte n'ont été que la conséquence. — Et ce qui est vrai pour la politique extérieure l'est également pour notre politique intérieure. Chaque Français, comme je le disais il y a quelques mois à vos camarades de Tokyô, héritier de vingt races hétérogènes, a toujours constitué à lui seul une petite souveraineté en

Extrait de la publication

voie de tractation continuelle, diplomatique et juridique, avec les souverainetés voisines, sous l'autorité d'une espèce de tribunal épars, mais tout-puissant, que l'on appelle l'*Opinion*. De là l'importance chez nous de la littérature et du parler, de là ce caractère essentiel qui fait le fond de tous deux, dans le domaine non seulement de la prose mais de la poésie, qu'il s'agisse d'idées, de psychologie ou de descriptions, et qui est le désir passionné de l'exactitude. Il s'agit toujours d'expliquer et de s'expliquer. La perfection et l'efficacité du langage n'ont pas été seulement chez nous l'ambition de quelques raffinés, elles avaient une importance pratique capitale, on ne pouvait trop chérir et soigner le principal instrument de notre unité nationale, qui, au cours d'un débat continuellement ouvert, nous permettait de prendre conscience de notre mission permanente et de nos obligations successives. Ainsi s'est constituée peu à peu cette attitude habituelle du Français devant la vie, qui est la discussion. Il est naturellement juriste, son besoin est en tout de rechercher les *causes*, et, si vous me permettez de jouer sur les mots, aussi de les

plaider (puisque le même terme chez nous désigne la raison d'être d'une chose et la discussion devant la Justice, à laquelle donne lieu sa propriété). La littérature n'a pas été en France l'expression de quelques esprits exceptionnels, elle a été la nécessité de toute une race, la transaction ininterrompue entre ses différents versants, le moyen d'assimilation de tout problème nouveau qui lui était proposé. Tout Français a toujours eu la sensation de parler devant un tribunal d'experts qui sauront lui demander compte de chaque mot prononcé par lui.

C'est un de ces Français dont je viens d'essayer de vous faire comprendre l'orientation mentale, qui voudrait vous apporter aujourd'hui son témoignage encore naïf, avant que la réflexion et l'habitude aient eu le temps de le déformer et de l'émousser, et tout ce que je viens de vous dire n'a pour but (en donnant une petite satisfaction à M. Goraï) que de vous faire comprendre avec quels yeux il pouvait vous regarder. Pèlerin de bien des routes, c'est d'hier seulement qu'il débarquait sur ce rivage dont la ligne depuis tant d'années historiait

son horizon. Et tout de suite, une fois traversée la zone utilitaire où l'humanité, au Japon comme ailleurs, subvient avec le même appareil mécanique d'engins et de bâtiments à ses besoins les plus généraux, il se trouve en présence d'un pays qui n'est pas, comme tant d'autres en Amérique ou en Europe, une simple exploitation agricole ou industrielle, l'hôtellerie d'un jour ou d'une nuit dont le client use sans attention et sans ménagement, mais un domaine héréditaire dont le sens est moins la commodité pratique de ses détenteurs actuels que la composition autour d'eux d'un spectacle solennel et instructif. Tout au Japon, depuis le dessin d'une montagne jusqu'à celui d'une épingle à cheveux ou d'une coupe de saké, obéit au même *style*. Pour trouver la tradition japonaise, il n'est pas nécessaire, comme pour les gens de France, de pénétrer jusqu'à ce for intime où se forment les idées et s'essayent les attitudes, il n'y a qu'à ouvrir les oreilles et les yeux à ce concert autour de nous irrésistible auquel la tâche de chaque génération à son tour est d'accorder ses instruments et sa voix.

Écoutons-le, mais pour l'entendre il faut commencer par faire silence. La musique ne commence que là où le bruit a cessé. Laissons tomber en nous ce tumulte confus de velléités et de paroles. Ce serait le cas, si j'étais un de vos rustiques pèlerins, de faire réciter sur moi quelque antique *noritô* et de me soumettre à la bénédiction de cette espèce de chasse-mouches qui confère la purification et le recueillement. Me voici, à la suite d'une des figures familières de votre littérature, la poétesse Mourasaki par exemple ou le bonze Kennkô, qui m'engage à pas silencieux dans le sentier des mystères. Il me semble que j'entends à ma droite le froissement de la soie aristocratique ou le tintement du chapelet contre le bol à aumônes. Je suis une allée interminable que bordent d'énormes cèdres dont les troncs colorés se perdent dans un noir velours : un violent rayon de soleil fait tout à coup fulgurer sur un poteau de pierre une inscription indéchiffrable. Les détours de l'étrange chemin servent à dépister les démons et à me séparer à jamais d'un monde profane. Sur une arche de corail je traverse un étang de

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PAUL CLAUDEL

# L'Oiseau noir dans le Soleil levant

Ce recueil se compose de quelques poèmes en prose sur le Japon qui pourraient s'ajouter aux pages de *Connaissance de l'Est*. Considérations et vues sur la configuration du pays, la philosophie, la poésie et l'art japonais. Discours aux étudiants de Nikkô (juillet 1923) intitulé : *Regard sur l'âme japonaise*. Un récit du tremblement de terre et de la destruction de Yokohama, où l'auteur se met à la recherche de sa fille qu'il croit perdue. Des dialogues : *Le Poëte et le Shanisen*, *Le Poëte et le Vase d'encens*, *Jules ou l'Homme aux deux cravates*.

29-V A 21489 ISBN 2-07-021489-3

9 782070 214891

Extrait de la publication